

## LA THÈSE : DES MYTHES À LA RÉALITÉ

Je n'ai jamais eu droit, alors que je menais mes études doctorales, à un exposé d'ensemble sur la thèse, et je me dis rétrospectivement que c'est un bon service qu'on m'a rendu là. De fait, si cet exposé avait consisté à mettre ensemble, en un tout systématique, les bribes de discours sur la thèse dont j'ai été gratifié, au gré de discussions informelles, je me serais posé davantage de questions encore sur l'opportunité, pour moi, de préparer une thèse. La raison en est que j'avais le plus grand mal du monde à reconnaître la réalité, ou en tout cas ma réalité, dans les fragments de discours que j'entendais. Pour tout dire en un mot, ces discours portaient sur *la thèse* idéale et non sur *ma thèse*. Ce qu'ils mettaient en avant, c'était la manière dont une thèse *devrait* se faire, et je n'y reconnaissais pas la manière dont la mienne *se faisait effectivement*. Ce dont parlaient ces discours, c'était, si l'on me passe cette expression, une thèse « sans histoire ». Ou, à tout le moins, l'histoire que ces discours racontaient était parfaitement linéaire : une histoire dont chacune des étapes participait téléologiquement du succès final. Ce que ces discours racontaient, en somme, c'était une *success story*.

Il est très facile, rétrospectivement, de discourir de sa thèse, après qu'on l'a soutenue bien entendu, sur le mode d'une *success story*. La chose est tellement facile que je vais, très rapidement, m'acquitter de cet exercice devant vous, avant de consacrer le reste de l'exposé à tâcher de montrer l'envers du décor, voire d'un certain décorum. C'est pendant la rédaction de ce qui correspondait alors au mémoire de Master que l'idée d'une thèse a germé. Et elle a d'abord germé dans l'esprit de ma directrice avant de prendre forme dans le mien. Travaillant sur la réception, dans la pensée du « jeune » Luther (1516-1520), de ce qu'on appelle la « mystique rhénane » (en l'occurrence : les sermons de Jean Tauler ainsi que l'*Anonyme de Francfort*), je me suis vu proposer une thèse sur un autre théologien de la fin du Moyen Âge, auquel Luther avait fait allusion en annotant quelques sermons de Tauler : Jean Gerson. Le but était de l'étudier, non dans l'optique de sa réception, mais pour lui-même. M'étant d'abord vu suggérer l'analyse de son rapport à la Bible, je me suis assez rapidement aperçu qu'un thème était autrement important aux yeux de mon auteur, à savoir la théologie mystique. La chose n'était pas sans m'arranger, dans la mesure où les principales pièces du dossier relatif au traitement de la Bible chez Gerson consistaient en une harmonie évangélique qui m'inspirait un ennui d'autant plus abyssal que je ne voyais pas comment la traiter, ainsi qu'un immense développement sur le

*Magnificat* auquel je ne comprenais à peu près rien, sinon que rien de ce qu'on nomme une exégèse biblique ne figurait dans ce texte. Le fait de faire porter mon étude sur la théologie mystique présentait un autre intérêt, non négligeable : par ce biais, me disais-je, je pourrais enfin étancher ma soif intellectuelle, laquelle me portait, c'est du moins ce que je pensais alors, vers l'histoire de la spiritualité. En étudiant les écrits de mon théologien médiéval sur la théologie mystique, je me suis rendu compte, non seulement que la mystique en tant que telle ne l'intéressait pas, mais également que, tout compte fait, elle ne m'intéressait pas non plus. Ce qui intéressait mon auteur, c'était la *théologie mystique*, c'est-à-dire le mode transcendant de la connaissance de Dieu dont parlait le pseudo-Denys. Plus encore, il m'est progressivement apparu qu'il pouvait non seulement parler de la théologie mystique sans être gratifié d'une quelconque expérience « mystique », mais mieux encore : qu'il se vantait de parler d'une théologie dont il disait lui-même qu'il ne la connaissait pas – je veux dire : par expérience. C'est que Gerson a surtout voulu mettre en évidence, d'un point de vue théorique (c'est-à-dire dans le cadre d'une théorie de l'âme et de la pensée), les conditions de possibilité de l'acquisition de cette théologie. C'est la raison pour laquelle j'ai intitulé cette thèse *Jean Gerson théoricien de la théologie mystique*. Ayant constaté que la littérature spécialisée sur Gerson avait attiré l'attention des chercheurs sur une évolution de ce que j'ai appelé sa théorie, je me suis attaché à préciser la première de ses théories (en tâchant de rendre raison de sa genèse et de l'infrastructure conceptuelle sur laquelle elle reposait, plus précisément que ne l'avaient fait mes prédécesseurs) et à mettre en évidence le cadre conceptuel à l'intérieur duquel se déployait sa seconde théorie (ce que personne n'avait encore jamais fait). Commencée en 1997, la thèse a été soutenue en 2003, ce qui m'a valu le titre de docteur en théologie. Dans la mesure cependant où mon travail a consisté, dans une large part, à mettre en évidence le soubassement philosophique des thèses principales de Gerson, il a été publié par une maison d'édition philosophique (la Librairie philosophique Vrin), dans une collection qui n'est pas des plus obscures : les « Études de philosophie médiévale » fondée par Étienne Gilson. Fin de la *success story*.

Tout ce qui vient d'être dit sur la thèse est rigoureusement *vrai*. Et pourtant, rien ou presque n'a été dit de la *réalité* de l'élaboration de cette thèse. Il est vrai que les différentes étapes du travail se sont déployées à partir d'hypothèses de travail que la lecture précise des sources a permis de confirmer, ou d'infirmer et donc de rectifier, le cas échéant ; il est vrai que ces hypothèses de travail n'ont pu être posées qu'en tant qu'elles ont pu faire fond sur des connaissances assez précises de la pensée médiévale et des

conditions institutionnelles et conceptuelles de son élaboration ; il est vrai que la rédaction, pour avoir été laborieuse et s'être coulée dans un horaire draconien et un rythme de vie quasiment monacal, a été portée par une véritable passion. Reste que les connaissances requises par l'écriture de la thèse ont été acquises fort tardivement, et non sans mal ni fourvoiements de toutes sortes ; que, par voie de conséquence, les principales hypothèses de travail n'ont pu être formulées qu'à un stade très avancé du travail ; et que l'intérêt même pour le travail n'a de loin pas toujours été au rendez-vous. Le fait est que ces éléments constituent *aussi* la réalité du travail de la thèse, ce que la narration de la rédaction de la thèse sur le mode d'une *success story* ne fait justement pas apparaître.

Les remarques qui s'avancent sous le titre « La thèse : du mythe à la réalité » voudraient porter au langage ce qui est généralement tu par les discours sur la thèse, à tout le moins les discours dont, par bribes, j'ai pu être le témoin ou le destinataire. Je pense plus particulièrement aux tâtonnements, aux difficultés, voire aux erreurs, qui font pourtant partie intégrante de l'histoire de la préparation d'une thèse. Ces tâtonnements, ces difficultés et ces erreurs n'occupent que très peu de place dans les discours qu'on entend généralement sur la thèse, puisque ces derniers procèdent la plupart du temps par abstraction, en tant qu'ils procèdent en faisant abstraction des sinuosités de l'expérience réelle au profit d'un compte rendu purement méthodologique d'un protocole idéal. Le problème est que ce qui devrait être n'a que très rarement lieu. C'est donc à un discours résolument anti-utopique que je voudrais me livrer, dans l'espoir que certains de ses éléments, certes élaborés à partir d'une expérience singulière – celle d'un doctorant en théologie –, puissent être utiles à l'une ou l'autre d'entre vous. La discussion qui suivra l'exposé dira si cet espoir est vain. Quoi qu'il en soit, désireux de rejoindre une certaine réalité, le discours que je tiendrai sera amené, çà et là, à remettre en cause certains éléments d'un discours sur la thèse idéale, c'est-à-dire à écorner un certain nombre de mythes.

### **Le mythe du docteur**

Le premier mythe qui entoure la thèse consiste à associer un prestige à la détention d'un diplôme de docteur. J'en parle ici, puisque je parle à des doctorants et que, n'étant par définition pas un docteur, le doctorant a tendance à voir dans la thèse un Everest et dans celui qui en vient à bout un champion reconnu comme tel. À cet égard, il convient d'être clair, et d'abord honnête. Pour faire un mauvais jeu de mots, la thèse *nouveau*

*régime* n'a que *peu de poids* – je veux dire : comme telle et sous nos latitudes. Quiconque penserait que la possession d'un doctorat lui ouvrirait toutes grandes les portes d'un emploi, ou lui assurerait une reconnaissance sociale, se tromperait à mon sens lourdement. D'un mot : il ne suffit pas d'être docteur pour être reconnu, ni reconnu digne d'entrer dans une carrière de recherche.

Me vient à l'esprit une anecdote dont la signification ne m'est apparue que fort récemment. Rencontrant, quelques mois après avoir soutenu ma thèse, un professeur émérite, et lui ayant appris que je venais d'être reçu au nombre des docteurs, je me suis entendu dire que je n'étais, selon lui, qu'un *doctor designatus*, puisque ma thèse n'avait pas encore fait l'objet d'une publication. Longtemps, j'ai mis cette remarque sur le compte de la mentalité ancienne dont participait le professeur en question : au temps en effet où lui-même était reçu docteur, le règlement du doctorat (en l'occurrence un règlement suisse) voulait qu'on ne se voie décerner le titre tant convoité qu'à partir du moment où la publication de la thèse, autorisée par le jury, était devenue effective. Bref, *Jurassik Park is back in town*, me suis-je dit dans un premier temps. C'est par la suite seulement que je me suis rendu compte du bien-fondé de sa remarque, à savoir qu'on n'occupe une place effective dans la communauté des chercheurs qu'à compter du moment où la thèse a été reçue par ladite communauté, c'est-à-dire à compter du moment où elle a été publiée. Auparavant, l'auteur de la thèse, le docteur, n'est jamais qu'un titulaire de plus d'un grade universitaire. Or le fait est que ce grade universitaire, sous nos latitudes au moins, n'impressionne plus grand monde. Je ne considère pas uniquement le regard que des personnes extérieures au monde universitaire peuvent jeter sur les docteurs : qu'il suffise de penser à cet égard à ce que déclarait récemment un maître de conférences sur France Culture, dans le cadre d'une émission spécialement consacrée aux personnes exerçant cet exaltant métier, et qui faisait valoir qu'il était l'objet de tous les sarcasmes de la part de ses proches, des communicants, des banquiers, des cadres d'entreprises privées qui avaient « mieux réussi » que lui. Je ne considère pas non plus uniquement ces docteurs qui, pour une raison ou pour une autre, n'intègrent pas les métiers de la recherche et qui se voient contraints de biffer leur doctorat de leur *curriculum vitae* de peur que des employeurs potentiels leur claquent la porte au nez, en leur faisant valoir qu'ils sont surqualifiés pour l'emploi mis au concours. Je vais jusqu'à soutenir, parce que l'expérience le montre, que la simple possession du doctorat ne constitue pas comme telle une marque de distinction *dans les milieux de la recherche eux-mêmes*.

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces remarques. Il n'est dans mes intentions ni de désespérer Billancourt, ni de dissuader quiconque de poursuivre sa recherche doctorale. La seule morale que je tire de cette histoire est une question, et plus précisément le fait d'inviter tout doctorant à se poser la question de la raison pour laquelle il entame ou poursuit son travail doctoral. Je ne saurais trop vous conseiller de vous demander si la rédaction d'une thèse constitue la condition *sine qua non* de l'entrée dans la carrière que vous envisagez et/ou de votre épanouissement intellectuel. Il faut en effet le savoir, et je m'adresse ici tout particulièrement à ceux qui viennent de s'inscrire en thèse – ceux qui ont déjà une petite expérience le savent déjà : même lorsqu'on ne travaille pas sur sa thèse, je veux dire : même lorsqu'on n'est pas assis à sa table de travail pour lire ou rédiger, la thèse travaille en nous. Ce qui signifie que la thèse, contrairement au mémoire de Master, ne constitue pas un travail parmi tous ceux dont nous avons à nous acquitter, et même qu'elle ne constitue pas une occupation sectorielle de notre existence. Une thèse sérieusement menée constitue pratiquement le tout de notre existence, au point, d'ailleurs, de la hanter. Toute personne qui prépare sérieusement une thèse y pense jusque dans les circonstances les plus inattendues. La thèse s'invite partout, jusques et y compris aux instants où on voudrait la tenir à distance. Il faut en être conscient, et donc être prêt à consentir au travail doctoral de très nombreux et très importants sacrifices. Il convient autrement dit de se poser la question de savoir si le jeu en vaut la chandelle : en quoi l'obtention du diplôme de docteur constitue-t-il, pour moi, quelque chose comme une nécessité ? J'ajoute qu'on peut à mon avis écrire une thèse pas trop mauvaise pour des raisons qui ne sont pas, disons, « scientifiquement correctes ». Telle est en tout cas mon expérience. En ce qui me concerne, je mentirais si je disais que j'étais porté par un projet intellectuel robuste tout au long de la préparation de ma thèse. Ce que je désirais, c'est consacrer la majeure partie de mon existence à l'exercice de la théologie, c'est-à-dire, pour être plus précis, à l'*enseignement* de la théologie, ayant compris assez rapidement que je ne pourrais progresser en théologie qu'en l'enseignant. Ce n'est donc pas la recherche comme telle qui me motivait, mais l'enseignement. Or, pour cet enseignement, je ne voyais guère d'autres cadres que le pastorat ou le métier d'enseignant-chercheur, avec une préférence nettement affichée pour ce dernier (ne serait-ce que parce que ma petite expérience pastorale m'avait montré que le pastorat ne constituait plus guère le lieu naturel de l'exercice de la théologie). Puisqu'il me fallait devenir universitaire pour vaquer à l'enseignement, je me suis attaché à acquérir le grade qui me permettait de le devenir. Ce n'était donc pas parce que je voulais donner une expression à une pensée

théologique que j'ai fait une thèse en théologie, mais pour pouvoir être en mesure d'en élaborer une. Dès l'abord, donc, la thèse n'a jamais été pour moi qu'un point de départ, une simple condition nécessaire. L'expérience a montré que, sur ce point, je n'avais pas forcément tort.

### **Le mythe du doctorant**

Après s'en être pris à ce qu'on pourrait appeler le « mythe du docteur », il faut s'en prendre au « mythe du doctorant ». Par « mythe du doctorant » j'entends l'illusion selon laquelle la personne qui entre en thèse est forcément armée pour en entreprendre une ou, à tout le moins, pour entreprendre la sienne. Cette « loi » souffre bien entendu des exceptions. Je ne considère pas ici, par exemple, les personnes qui entreprennent la rédaction d'une thèse dans un domaine précis après avoir consacré une partie de leur activité, hors toute inscription en thèse, à travailler dans ce domaine. Font également exception des personnes, même très jeunes, qui ont eu très tôt l'idée de mener une recherche sur un sujet précis et qui ont profité de leurs années d'étude précédant l'entrée en thèse pour, méthodiquement, préparer le travail. Ceux que j'ai ici en vue, c'est la majorité des doctorants, à savoir des personnes qui se sont orientées vers une thèse, ou qui ont été orientées vers elle, assez tardivement, durant les derniers mois de leurs études de Master. Une telle personne, s'inscrivant en thèse, est une personne qui a obtenu au moins 14/20 à son mémoire de Master – tel est à tout le moins le cas en théologie ; elle est doctorante sur le papier, c'est-à-dire sur un plan administratif, elle ne l'est pas forcément sur le plan scientifique. Je veux dire par là qu'un bon étudiant en Master ne fait pas encore, comme tel, un doctorant *en acte*, c'est-à-dire une personne d'emblée capable de mener une recherche proprement doctorale, voire une recherche tout court.

Cet état de choses tient à plusieurs facteurs. Le premier a bien entendu trait à ce que l'on pourrait appeler la « distance qualitative infinie » entre le Master et le doctorat. Cependant qu'on s'attende à ce que l'étudiant en Master s'initie à la recherche, on attend du doctorant qu'il produise une recherche originale, c'est-à-dire qu'il opère un déplacement dans le champ du savoir et/ou de la pensée. L'étape à franchir est considérable, qui consiste à passer d'un travail qui, comme celui du mémoire de Master, vise essentiellement à maîtriser les principaux éléments de la discussion scientifique sur un sujet précis, à un travail qui, comme celui de la thèse de doctorat, consiste à enrichir la discussion en question, soit en proposant une lecture inédite d'un auteur ou d'un groupe

d'auteurs, soit en suggérant une approche inédite d'un thème ou d'une question particulière. Autrement dit, entre le mémoire de Master et la thèse de doctorat, c'est la visée même du travail qui change et se complexifie. Ma seconde remarque en découle. Pour pouvoir être en mesure d'opérer un déplacement dans le champ du savoir et/ou de la pensée, et donc de laisser résonner une voix nouvelle dans la discussion scientifique, encore faut-il disposer des compétences et des connaissances permettant de comprendre les tenants et aboutissants de cette discussion. Il n'est pas certain du tout que la formation reçue en Master dispose le doctorant à être en mesure de prendre part d'emblée à cette discussion.

Pour illustrer cet état de choses, je recourrai une fois encore à l'exemple que je connais le moins mal : celui de mon propre travail de thèse. Je le ferai, non pour me citer en exemple, mais bien au contraire pour me citer en contre-exemple, dans l'espoir que, d'un certain nombre d'erreurs que j'ai pu faire, d'autres puissent se prémunir. Dès le premier jour de mon travail en vue de la thèse, j'ai eu conscience qu'un compte à rebours s'enclenchait. Certes, je l'ai dit, j'ai pris six ans pour mener à bien mon travail, les six années d'un mandat d'assistant dans un institut de recherche à l'étranger. Cela étant, et justement parce que j'effectuais ma thèse dans le cadre de ce mandat, je savais que je ne pouvais me consacrer à ma recherche personnelle à temps plein, puisque je devais 60% de mon temps de travail à l'institution qui m'hébergeait. Qui plus est, dans la mesure où le travail dont je devais m'acquitter dans le cadre de mon assistantat n'était pas uniquement de nature technique ou administrative, mais qu'elles revêtaient également un aspect scientifique et même pédagogique, et dans la mesure où aucun de ces travaux n'entretenait de lien, même lâche, avec ma recherche personnelle, c'est dès l'abord que, du fait d'un psychisme peut-être étonnant, j'ai vécu mon travail doctoral comme une longue course contre la montre. Dès le premier jour, ou presque, une sorte de peur panique s'est installée : la peur de ne pas disposer du temps nécessaire à l'achèvement de mon travail. Je suppose qu'une telle peur n'est pas absolument étrangère à vous qui êtes soumis au régime du LMD, c'est-à-dire mangés à la sauce bolognaise et donc censés devoir rédiger la thèse en l'espace de trois années (avec possibilités de rallonges, certes). Quoi qu'il en soit, cette peur m'a amené à vouloir brûler les étapes. Je l'ai dit : mon travail portait sur Jean Gerson, un théologien médiéval. Or rien ou presque dans la formation que j'avais reçue, une formation classique en théologie protestante, ne m'avait préparé à un tel travail. Certes, je m'étais proposé d'étudier la théorie gersonienne de la théologie mystique et j'avais lu, pour mon mémoire de Master, un certain nombre d'auteurs relevant

de la « mystique rhénane ». Très vite cependant, je me suis rendu compte que les connaissances et les compétences que j'avais pu acquérir ne suffisaient pas, et de loin, pour aborder, avec le sérieux requis par un travail doctoral, un théologien médiéval. Je l'ai appris à mes dépens, après avoir passé des semaines à essayer de comprendre les premiers écrits de Gerson que je lisais. Ces difficultés de compréhension ne tenaient pas à la langue (à savoir le latin), mais aux concepts qu'il utilisait et à son mode de raisonnement. Je me heurtais, autrement dit, à mon incompetence à peu près totale en matière de pensée médiévale, et de philosophie médiévale en particulier. Et c'est donc après avoir passé je ne sais combien d'heures en pure perte à essayer de comprendre un auteur en faisant l'impasse sur l'apprentissage de ce qu'on pourrait appeler sa grammaire conceptuelle et spéculative, que je me suis mis au travail dont j'aurais dû m'acquitter dès le début : l'acquisition du B-A-BA en matière de philosophie médiévale. Pour illustrer la chose, je prendrai un exemple encore plus précis. J'ai passé à peu près deux mois à comprendre trois pages de Gerson. La difficulté tenait à trois termes, trois termes que je ne comprenais pas mais dont je comprenais qu'ils fournissaient la clé me permettant d'entrer dans la pensée de mon auteur. Pour la petite histoire, ces termes étaient ceux de *compositio*, *resolutio* et d'*intellectus adeptus*. La difficulté ne tenait pas à la traduction : « composition », « réduction » et « intellect acquis ». Elle tenait à leur signification, et plus précisément à leur fonction à l'intérieur d'un champ précis de la philosophie médiévale. Sur ce point, les études (du reste en fort petit nombre) qui portaient sur ce texte ne m'étaient d'aucun secours, dans la mesure où elles avaient été menées par des personnes qui n'étaient visiblement pas au fait de la philosophie médiévale, et qui d'ailleurs avaient prudemment omis de commenter cette portion du texte, pourtant capitale. D'autres textes de Gerson ne m'étaient pas davantage profitables car, si ces termes se retrouvaient bien dans d'autres écrits émanant de sa plume, il n'y avait pas pris davantage la peine de les définir, puisque, à ses yeux, tout lecteur de son texte savait immédiatement ce qu'ils signifiaient et à quoi ils faisaient référence. De guerre lasse, je me suis tourné vers des manuels de philosophie médiévale (Gilson, Vignaux, de Libera et d'autres). Et là, je me suis rendu compte que *compositio* et *resolutio* renvoyaient à une démarche logique (la procession de l'un au multiple dans le premier cas, du multiple à l'un dans le second), et que *intellectus adeptus*, « intellect acquis », relevait du champ de la noétique, d'une noétique que les Latins, à la suite d'Albert le Grand, ont élaborée sur la base du travail de philosophes arabes. Le fait est que ces connaissances m'ont non seulement permis de comprendre mon texte, mais également de comprendre que mon



auteur, Gerson, s'expliquait dans d'autres de ses écrits (où l'*intellectus adeptus* apparaît) avec la pensée d'Albert, et que c'est sur la base de cette explication qu'il en était venu à soutenir une thèse propre. Bref, j'avais d'abord voulu gagner du temps ; mais ayant négligé de prendre le temps, dès le départ, pour assurer mes arrières, j'ai perdu du temps du fait d'une sorte de fuite en avant. C'est donc très tard que je me suis mis à lire des manuels de base. Certes, ces manuels ne parlaient que fort peu de Gerson, et c'est bien la raison pour laquelle, dans un premier temps, j'avais cru pouvoir me dispenser de leur lecture, en pensant qu'il me fallait aller directement aux choses mêmes, c'est-à-dire me pencher immédiatement sur les sources. Le fait est que, dans un premier temps, je ne disposais pas des compétences et des connaissances nécessaires pour *lire* les textes de mon auteur, c'est-à-dire non seulement y repérer les thèses fondamentales, mais également voir quelles autres thèses elles supposent, auxquelles elles s'affrontent, voir autrement dit les déplacements que Gerson a opérés dans la pensée de la fin du Moyen Âge et, sur cette base, opérer les déplacements requis dans la lecture de Gerson lui-même.

Je reviens ainsi à mon deuxième mythe, que j'ai appelé le mythe du doctorant : contrairement à ce que d'aucuns pensent, un doctorant n'est pas forcément, comme tel, armé pour mener à bien une recherche de type doctoral. Il n'y a pas lieu ici de s'en désoler, ni même de s'en alarmer. Tout juste convient-il d'agir en conséquence. Agir en conséquence revient ici, très concrètement, à ne *pas avoir peur*, je dirais même à ne *pas avoir honte*, alors même que l'on est en doctorat, de s'astreindre aux apprentissages de base dans le domaine qui constitue celui qu'on compte explorer dans le cadre de sa thèse. En ce qui me concerne, j'aurais perdu moins de temps et me serais épargné bien des alarmes sur le plan psychologique si j'avais consacré les premiers temps de mon travail, non à aller directement aux sources, mais à prendre le temps de me donner les instruments pour pouvoir les exploiter vraiment. Pour pouvoir mettre en scène son personnage, encore faut-il au préalable mettre en place l'éclairage qui permettra de distinguer sa silhouette singulière. Cet éclairage consiste, dans le cas qui nous préoccupe, dans la lecture, dès les premiers mois de son travail, des instruments de travail de base. Mais cet éclairage consiste également, lorsque la chose est possible, dans le fait de suivre des cours. Un doctorant n'a pas à avoir honte d'être un étudiant, puisque même un enseignant-chercheur reste et restera toujours, quelles que soient les fonctions qu'il occupe, un étudiant lui-même. Dans mon cas, j'ai eu la chance insigne de pouvoir profiter des leçons d'un grand maître en matière de philosophie médiévale – Alain de Libera pour ne pas le nommer. En assistant à des cours donnés par des tels maîtres, on n'est certes pas en train de déchiffrer

le corpus sur lequel on travaille, d'autant que les cours en question ne portaient jamais sur Gerson. Mais je peux vous assurer qu'en prenant ce temps sur mon temps de travail, je ne suis pas sorti du cadre de mon travail effectif : tout juste ai-je pu acquérir des compétences pour, par la suite, lire effectivement, c'est-à-dire avec une certaine amplitude, les textes qu'il me fallait lire. La morale de l'histoire, c'est que le fait de faire ce qui de prime abord apparaît comme des détours constitue dans certains cas le meilleur moyen dont on dispose pour aller plus vite. Plus trivialement : l'acquisition des connaissances et des compétences de base doit de toute manière se faire, pour que la thèse puisse effectivement être reconnue comme une contribution à la discussion intellectuelle par la communauté des spécialistes ; autant le faire le plus rapidement possible et ne pas avoir de scrupules à prendre le temps nécessaire pour s'en acquitter.

### **Le mythe de l'hypothèse de travail**

Ce qui vient d'être dit amène à déboulonner un troisième mythe, le mythe de l'hypothèse de travail. Durant les premiers mois de travail sur ma thèse, je n'ai cessé d'entendre des enseignants ou des chercheurs me parler du caractère absolument nécessaire de l'hypothèse de travail : tout travail doctoral sérieux, me disait-on, s'élabore à partir d'une ou de plusieurs hypothèses qu'il faut nécessairement avoir posée(s) avant d'entamer le travail proprement dit, lequel consistera à mettre à l'épreuve cette hypothèse ou ces hypothèses, dans le but de parvenir à l'élaboration d'une thèse au sens logique du terme cette fois, c'est-à-dire d'une *position*. Rétrospectivement, la remarque me paraît parfaitement juste, à condition que l'on s'interroge sur l'origine de cette hypothèse de travail et que l'on précise ce qu'on entend par "travail proprement dit".

La question de l'origine de l'hypothèse de travail est celle de l'auteur de cette hypothèse de travail. Il se peut que l'auteur de cette hypothèse de travail ne soit autre que le doctorant lui-même. Une telle hypothèse de travail ne peut être posée assez tôt durant l'élaboration de la thèse que si le doctorant a eu le temps de l'élaborer, c'est-à-dire avant l'inscription en thèse. C'est le cas, notamment, des personnes qui entreprennent la rédaction d'une thèse à un stade déjà avancée de leur parcours intellectuel. Ce n'est que rarement le cas d'un candidat qui, ayant obtenu son baccalauréat, est entré à l'Université et n'en est jamais sorti. Dans un tel cas de figure, ce dernier peut certes être en mesure de poser assez tôt une série d'hypothèses de travail, à condition qu'il n'en soit pas lui-même à l'origine, c'est-à-dire qu'il se voit proposer de tester des hypothèses formulées par son

directeur de thèse. Ce qui suppose que le directeur de thèse soit lui-même spécialiste, sinon du sujet de la thèse proprement dit, du moins de la réalité que le candidat se propose d'éclairer d'une manière spécifique et nouvelle. C'est le cas, notamment, lorsque la thèse porte sur un auteur, sur un corpus ou sur un champ de recherche abondamment labouré (par le directeur de thèse en tout cas). Le fait est qu'une telle situation ne se présente pas toujours, c'est-à-dire que les travaux du directeur ne portent pas toujours sur la question qu'aborde le doctorant. Tout dépend ici de la politique de direction adoptée par le directeur lui-même : certains acceptent de ne diriger d'autres thèses que celles qui portent sur leur champ de recherche, arguant du fait qu'un suivi sérieux sur un sujet précis ne peut être assuré qu'à partir d'un degré certain d'expertise dans ledit sujet ; d'autres sont prêts à suivre des doctorants jusques et y compris sur des sujets qui ne relèvent pas de leur domaine de recherche, arguant du fait que, dans le cas contraire, la liste des sujets de thèse serait, de fait, des plus restreintes.

Quoi qu'il en soit, il peut fort bien arriver que le sujet de thèse soit nouveau, à la fois pour le doctorant et pour le directeur de recherche. Dans un tel cas de figure, poser une hypothèse de travail sérieuse à l'orée de son travail de thèse relève purement et simplement d'une mission impossible. C'est justement dans une telle situation que je me suis moi-même retrouvé. J'ai bénéficié d'un excellent encadrement doctoral, ma directrice de thèse ayant toujours été disponible et de bon conseil. Elle n'était pourtant pas spécialiste de Gerson. Impossible de lui en vouloir, puisque les spécialistes en question se comptaient, au moment où j'ai entrepris mon travail, sur les doigts de deux mains à peine. Ma directrice était d'autant moins à blâmer qu'elle m'avait proposé de travailler sur un aspect de la pensée de Gerson proche de son domaine de spécialisation (l'histoire de l'exégèse biblique) et que j'ai choisi d'étudier un autre aspect de l'œuvre gersonienne. Toujours est-il qu'il ne m'a été possible de formuler une hypothèse de travail qu'à un stade déjà avancé de mon travail – en gros : dix-huit mois avant le dépôt de la thèse. Certaines des raisons de cet état de choses ont été indiquées tout à l'heure, lorsqu'il a été question des lectures préparatoires qu'il m'a fallu faire pour entrer dans la pensée médiévale en général, et dans celle de mon auteur en particulier. D'autres tiennent à ce que très peu de travaux existaient sur le sujet spécifique de mon travail. Le fait est que la thèse a cependant pu être terminée dans les délais, que la soutenance a pu avoir lieu et que le résultat final n'était pas des plus catastrophiques.

En somme, si d'aventure vous deviez vous trouver dans une situation analogue, être dans l'incapacité, au stade actuel de votre travail, et pour peu que le dépôt ne soit pas

prévu à une date trop rapprochée, de poser des hypothèses robustes, il n'est nul besoin de sombrer dans le désespoir le plus complet. Une hypothèse de travail sérieuse et productive (c'est-à-dire susceptible de déboucher sur une problématique fine et pertinente, et donc sur un plan d'ensemble) requiert un important travail d'approche, c'est-à-dire, pour être plus précis, un travail sur un magma d'où, dans un premier temps, aucune ligne claire ne se dégage, consistant davantage en une masse de données informe qu'en un tout cohérent et exploitable. Si je vois bien, la difficulté est ici essentiellement d'ordre psychologique : le compte à rebours étant déclenché, on est tenté de vouloir aller très vite. Le tout est de ne pas vouloir aller *trop* vite, c'est-à-dire de ne pas négliger l'assemblage patient, minutieux et laborieux des pièces de son puzzle, autrement dit l'analyse précise des différents éléments dont se compose le sujet qu'on se propose d'étudier. Il vaut mieux différer la synthèse plutôt que de vouloir à toute force en élaborer une que, de toute manière, la rédaction mettra à mal.

La rédaction constitue en effet l'épreuve décisive des idées et des hypothèses qu'on a élaborées tout au long de son travail : c'est sur le papier, ou sur l'écran, que l'on se rend compte si les choses tiennent, et tiennent ensemble, ou si elles tombent. J'ai pu faire l'expérience de cet état de choses et l'expérience du fait que le lent travail d'analyse porte ses fruits, même si on ne peut les recueillir au moment de l'analyse elle-même. À un stade déjà bien avancé de la rédaction, c'est-à-dire au moment d'aborder la dernière section de la dernière partie de ma thèse, celle qui devait mettre en évidence les résultats de la dernière théorie gersonienne de la théologie mystique, je me suis rendu compte que je ne disposais pas du cadre général à l'intérieur duquel les éléments mis en évidence dans les derniers écrits de Gerson trouvaient leur place et leur sens. J'avais pu isoler les thèses principales, mais je ne voyais pas comment elles s'articulaient les unes avec les autres, ni n'arrivais à discerner celles qui portaient les autres. C'était au mois de décembre, et il était prévu que la rédaction soit achevée au mois de janvier. Inutile, je pense, de vous dire l'état psychologique dans lequel je me trouvais. Du fait du compte à rebours, j'étais porté à poursuivre la rédaction. Dans un dernier sursaut de rationalité, j'ai décidé de différer la rédaction et de consacrer une semaine entière (autrement dit une éternité au vu du temps qui me restait) à relire les fiches que j'avais pu faire. Il y avait là une centaine de pages à relire. Eh bien, parce que le travail d'analyse avait été mené dans ces fiches (c'est-à-dire le commentaire le plus précis possible de la partie du corpus intéressant ma dernière section), et alors même qu'aucune synthèse n'avait pu être réalisée au moment où ces fiches avaient été élaborées, le fil rouge m'est subitement apparu. Il s'agissait, pour la

petite histoire, de la théologie de la grâce sanctifiante et des vertus théologiques en lesquelles elle se ramifie. J'avais certes relevé les différentes occurrences des éléments relatifs à cette théologie au stade de l'analyse des documents, mais sans réaliser alors l'importance que cette théologie pouvait revêtir. C'est à un stade très avancé de mon travail, et même à un stade très avancé du travail de *rédaction*, que cette importance m'est apparue, que m'est apparue autrement dit l'hypothèse de travail ou la grille de lecture d'une partie de mon corpus, hypothèse qu'une rapide relecture des pièces de ce corpus et que la rédaction ont permis de vérifier et d'étayer.

### **Le mythe de la passion**

Il est un quatrième mythe auquel je voudrais pour finir faire un sort, et c'est ce que j'appellerai le mythe de la passion. Je m'explique. J'ai souvent entendu une phrase dans laquelle, pendant les premiers temps de mon travail tout du moins, j'avais le plus grand mal à me reconnaître, et c'est la suivante : « Une bonne thèse est une thèse dont le sujet passionne celui qui la prépare. » Certes, tout n'est pas faux dans une telle phrase. Il est bien évident que, sauf à trouver du charme au masochisme, il vaut mieux éprouver un intérêt intellectuel pour un sujet qu'on se propose de décortiquer à haute dose pendant plusieurs années de son existence. Toutefois, il importe de remarquer que les raisons pour lesquelles on a entrepris un travail ne résistent pas toujours au temps et que l'on a parfois tôt fait de se demander ce qu'on est allé faire dans une telle galère.

Je l'ai dit : les raisons proprement intellectuelles pour lesquelles je me suis attaché à l'étude de mon sujet (la théologie mystique selon Jean Gerson) étaient liées à l'image que je me faisais de la théologie médiévale. Je postulais, et je le postulais d'autant plus pour un auteur qui s'intéresse à la mystique (comme je le croyais alors), que cette théologie était une théologie qui faisait toute sa place à la spiritualité. C'est ce postulat qui a motivé mon étude : enfin j'allais trouver ce que je cherchais (et parfois vainement chez les théologiens protestants que je lisais), c'est-à-dire un certain nombre de développements sur la manière dont l'être humain est invité à se mettre en quête de Dieu, définissant alors la spiritualité comme le fait, pour nous, de rechercher un Dieu qui nous a déjà depuis longtemps trouvés. Un tel postulat n'était certes pas entièrement faux, d'autant que plusieurs travaux avaient attiré mon attention sur un pan de la théologie médiévale qui, selon eux, relevait de la catégorie de la *Frömmigkeitstheologie* ; mais je ne m'étais pas du tout attendu à ce que, pour évoquer l'union à Dieu, des auteurs tel que celui dont

j'entreprenais l'étude aient mobilisé les instruments les plus fins que l'outillage intellectuel de leur temps mettait à leur disposition. Bref, je pensais naïvement que la théologie spirituelle du Moyen Âge, et plus particulièrement la théologie mystique, constituait une alternative à la théologie scolastique et à son intellectualisme, et c'est là ce qui m'attirait. Assez rapidement, je me suis rendu compte non seulement que Gerson ne proposait pas une mystique, mais une théorie de la théologie mystique (ce qui n'est pas du tout la même chose), mais en outre que la manière dont il traitait de cette théologie mystique, sa théorie, relevait de bout en bout de la scolastique. Si bien que je me suis retrouvé, comme je l'ai tout à l'heure, devant un ensemble de concepts et de modes de raisonnement dont j'ignorais à peu près tout. En somme, je me suis rendu compte que, à sa pensée censément spirituelle, je ne comprenais à peu près rien. De telle sorte que la fougue avec laquelle j'ai entrepris l'étude de Gerson s'est mise à fondre comme neige au soleil et que, en lieu et place d'une passion, je me suis retrouvé avec un grand embarras et que mon travail a eu tôt fait de me plonger dans le plus grand ennui. De fait, comment trouver un quelconque intérêt à ce qu'on ne comprend pas ? On comprend que quiconque fait une telle expérience ne peut être amené qu'à se remettre presque entièrement en question lorsqu'il entend qu'une bonne thèse ne peut s'élaborer que sur fond d'une grande passion.

La tentation de l'abandon m'a effleuré, je dois bien l'avouer, et à plusieurs reprises. Qu'est-ce qui fait que l'on continue, jusques et y compris dans de telles conditions ? C'est une question à laquelle, si je veux être honnête, je n'ai pas de réponse, sinon une réponse pour ainsi dire extra-intellectuelle : je voulais enseigner la théologie, et la thèse me semblait constituer la condition nécessaire d'une telle activité. Tout juste puis-je dire que ce qui a contribué à ce que je persévère est une phrase qui paraît parfaitement banale, et qui l'est peut-être, mais qui a eu un effet salutaire sur moi. Il s'agit d'une phrase glanée dans la correspondance de Gustave Flaubert. Dans l'une de ses lettres de jeunesse (il a vingt-quatre ans), Flaubert écrit ceci : « Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps. » (À Alfred Le Poittevin, 16 sept. 1845.) C'est ce que j'ai fait. Je me suis astreint à un rythme quasi-monacal, ai bloqué un créneau de quatre heures chaque jour pour travailler à ma thèse. Peu à peu, à mesure que je comprenais, ou en tout cas avais l'impression de comprendre, l'intérêt revenait pour aboutir *in fine* à une sorte de jubilation intellectuelle.

Le fait est cependant que les raisons pour lesquelles j'ai fini par m'intéresser à mon sujet n'avaient strictement plus rien à voir avec celles pour lesquelles j'en avais entrepris

l'étude. Je voulais étudier la mystique pour des raisons d'ordre spirituel ; je me suis rendu compte que mon auteur ignorait la mystique, qu'il ne s'intéressait qu'à la théologie mystique, et que c'était parce qu'il désirait mettre au jour les conditions d'ordre spéculatif de son acquisition qu'il m'intéressait. Il m'intéressait, parce que j'ai découvert que ce qui m'intéressait vraiment, c'était de mettre à jour le dispositif conceptuel qui constitue le terreau d'une pensée. Je me suis rendu compte que la question qui m'intéressait était *Was heißt denken ?*, c'est-à-dire en l'occurrence : qu'est-ce qui appelle la pensée (des auteurs que j'étudie) ? quels sont les réseaux textuels et conceptuels qui « précipitent » une pensée ? Mon travail doctoral m'a permis de tenter une réponse, pour ce qui touche la pensée de Gerson en tout cas.

Autrement dit, le fait de n'être pas toujours passionné par son sujet, le fait de sombrer même parfois dans un abîme d'ennui (et jusqu'au sens baudelairien de ce terme) ne traduit pas nécessairement l'inadéquation du choix du sujet, ni même l'inadéquation du jeune chercheur au travail doctoral. Il ne signifie pas nécessairement qu'il faut changer de sujet, ou changer d'activité, traduisant parfois simplement le fait que le doctorant lui-même est en train de changer, c'est-à-dire de prendre conscience de ce qui vraiment l'intéresse. L'ennui ne signifie donc pas nécessairement le fait que le doctorant n'est pas adapté à son sujet, sanctionnant parfois simplement le fait que le doctorant n'a pas encore trouvé les moyens intellectuels d'*adapter* le sujet à lui-même, c'est-à-dire d'*adopter* son sujet, de trouver enfin la manière qui lui correspond de traiter ce sujet. En somme, lorsque l'ennui nous prend, voire le dégoût, il convient, me semble-t-il, de ne justement pas prendre cet ennui trop au sérieux, de ne pas prêter attention aux voix qui nous font croire que la passion doit à tout moment accompagner, voire sous-tendre, le travail de thèse. L'ennui aussi a son mot à dire, et il n'est pas dit qu'il soit lui-même le dernier mot.

## **Conclusion**

Le temps est venu de conclure. Comme on l'aura remarqué, j'ai surtout parlé d'expérience, tâchant de mettre en évidence les principales difficultés que j'ai pu rencontrer et tâchant également de montrer que, contrairement à ce que certains discours, braqués sur l'idéal, pourraient faire accroire, ces difficultés ne sont pas, en réalité, forcément rédhibitoires. Il est cependant une dernière expérience que je voudrais évoquer, et avec l'évocation de laquelle je voudrais clore cet exposé, celle qui, de mon point de vue, constitue même l'expérience majeure du travail doctoral. Il me semble en effet que le

travail doctoral constitue l'espace et le temps de ce que l'on pourrait appeler, d'un mot peut-être pompeux, l'auto-engendrement intellectuel. De fait, si la thèse est le *fruit* d'un engendrement (l'ouvrier donnant naissance à un premier travail de relative importance), elle est également la *matrice* d'un autre engendrement (donnant naissance, d'une certaine manière, à l'ouvrier lui-même). On vise par là à mettre en évidence trois états de choses au moins.

Le premier d'entre eux est de nature sociale, et c'est le plus évident car le plus apparent. Dans la mesure où elle donne lieu à une approche nouvelle d'un domaine particulier du savoir et/ou de la pensée, et pour peu bien entendu (comme on l'a dit au début de cet exposé) que cette approche soit diffusée dans la communauté scientifique, c'est-à-dire fasse l'objet d'une publication, la thèse confère à son auteur une identité dans la société savante, au sens où l'auteur est identifié (pour ne pas dire catalogué) comme l'un des spécialistes d'un sujet précis. On ne s'imagine pas, lorsque l'on rédige sa thèse, et même lorsqu'on la publie, à quel point elle restera, et pour assez longtemps, « collée à notre peau ». Je l'ai dit : j'ai publié la mienne en 2006 ; mon étonnement fut grand de constater que cette publication me valait autant d'invitations à des colloques ou à des projets de publications collectives, et ce jusqu'à une date récente, alors même que, suite à mon recrutement à Strasbourg (et donc à la réorientation, même disciplinaire, de mon travail), j'ai cessé depuis plusieurs années de travailler sur Gerson et que je ne produis plus rien sur sa pensée. À cet auto-engendrement de nature sociale s'en ajoutent au moins deux autres, indépendants de toute réception de son travail.

Le premier est de type méthodologique. Dans la mesure où elle consiste en un premier travail d'importance, la thèse constitue également le laboratoire au sein duquel on apprend vraiment à travailler. J'ai évoqué tout à l'heure la distance qui séparait le Master du doctorat, reprenant l'expression de « distance qualitative infinie ». L'important, ici, est l'adjectif « qualitatif », « infini » étant sous ce rapport parfaitement excessif. Certes, il y a loin du mémoire de Master à la thèse de doctorat, le premier n'étant rien de plus, sur le plan quantitatif, d'un simple *post-it* par rapport à la thèse. La distance quantitative apparaît immédiatement. Mais la distance la plus importante est selon moi de nature qualitative. Dans mon cas, travaillant alors dans le domaine de l'histoire du christianisme, et de l'histoire de la théologie en particulier, c'est en préparant ma thèse que j'ai acquis les *habitus* qui structurent encore en bonne partie mon travail actuel, bien que ce dernier s'inscrive dans le champ de la théologie systématique. Pour être plus précis, c'est durant le temps du doctorat que j'ai pris conscience de l'importance de la *langue* dans laquelle un



auteur s'exprimait, le langage déterminant pour une large part la pensée elle-même ; c'est donc à cette occasion que j'ai pris conscience de la nécessité consistant à s'astreindre à l'ascèse de la *traduction personnelle*, non seulement parce que mon auteur n'avait été que fort peu traduit, mais également jusques et y compris pour des auteurs déjà largement traduits par ailleurs : à mesure qu'on se familiarise avec la pensée d'un auteur, on est frappé de constater à quel point les traductions existantes sont solidaires de problématiques qui sont parfois davantage liées aux préoccupations de l'auteur qui traduit qu'à celles de l'auteur qui est traduit. C'est également durant ce temps que je me suis rendu compte que le fait de produire une citation ne dispensait en aucun cas de l'exercice du commentaire. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne serait-ce qu'en feuilletant des ouvrages qui se contentent de citer, c'est-à-dire de faire comme si cette citation suffisait à la compréhension, le texte d'un auteur *ne parle pas immédiatement*. Le fait de produire une citation n'est rien d'autre que la restitution d'un dit ; comme tel, il ne dit absolument rien des *présupposés* de ce dit, des *raisons d'être* de ce dit, ni des *raisons* qui l'argumentent. Plus fondamentalement, c'est durant ma période de doctorant que j'ai appris la nécessité de mettre en évidence le *soubassement historique et conceptuel* d'un discours. La chose sert certes directement au travail de l'historien, désireux de montrer la solidarité des thèses de l'auteur étudié avec un cadre de pensée plus vaste auxquelles elles participent et qui, seul, leur confère leur sens ; il sert également à celui du systématicien, dans la mesure où la théologie systématique comporte nécessairement une part de critique (c'est-à-dire d'évaluation) des discours antérieurs, et que cette critique peut passer par la mise en évidence, et éventuellement la contestation, du socle constitué par les énoncés assumés par un auteur antérieur et sur la base desquels il élabore sa position propre. D'un mot : la manière dont je travaille depuis la thèse n'a strictement plus rien à voir avec la manière dont je travaillais avant. C'est pendant la préparation du doctorat que j'ai acquis les rudiments de la méthode que je tâche de mettre en œuvre actuellement dans mon travail.

Pour finir – et c'est là l'aspect à mes yeux le plus fondamental de l'auto-engendrement dont la thèse est la matrice –, il me semble que c'est durant sa préparation que son ouvrier se révèle *intellectuellement* à lui-même, fût-ce provisoirement. Certes, la thèse est *formatrice*, au sens où elle configure celui qui la prépare de telle sorte qu'il soit rendu capable de traiter avec pertinence de son sujet ; mais dans la mesure où le traitement du sujet ne va sans une appropriation, un façonnement du sujet qui préside à l'élaboration d'une problématique personnelle et donc l'acquisition d'une optique particulière, elle met

également en évidence l'optique qui est la mienne et, de ce point de vue, est *révélatrice* du sujet intellectuel que je suis. Je l'ai dit : j'ai entrepris le travail sur la conception gersonienne de la théologie mystique parce que j'étais à la recherche d'une théologie « spirituelle », où une large place serait faite à la manière dont le fidèle éprouve l'agir divin, ne serait-ce qu'en lui ; puis je me suis rendu compte, en travaillant sur l'arsenal spéculatif mis en évidence par mon auteur, que c'étaient en fait les questions d'ordre spéculatif qui m'intéressaient au plus haut point. J'étais parti d'un concept vague de « mystique », et je me suis rendu compte que mon auteur médiéval, qui sur ce point ne se montrait guère original, ne connaissait qu'une théologie mystique, c'est-à-dire le mode transcendant de la connaissance de Dieu correspondant au caractère transcendant de Dieu lui-même ; et j'ai pris conscience que c'est cette question, celle du mode de connaissance ou de reconnaissance de Dieu correspondant à son être spécifique, qui me passionnait. Cette question, apparue dans le cadre d'un travail s'inscrivant dans le cadre d'une histoire de la théologie, structure, aujourd'hui encore, mon travail d'ordre systématique. La thèse a ainsi constitué pour moi le début d'une aventure intellectuelle. Lorsque je l'ai déposée, je n'étais certain ni de l'évaluation que le jury allait en faire, ni bien entendu des débouchés professionnels de ce travail. Je ne savais pas si ce que j'avais pu trouver pouvait être trouvé intéressant par qui que ce soit. Ce que je savais, par contre, c'est que je m'étais intellectuellement trouvé moi-même.

C'est là tout le mal que je vous souhaite.

*Marc Vial*

*École doctorale d'été (École doctorale des Humanités)*

*6 juillet 2015, 14h30-15h30, Institut Le Bel (amphi 3)*